

A cette minute précise le marchand remontait de la cave, apportant une vingtaine de petits paquets.

Le détective en prit un, le paya, en inséra le contenu dans sa blague et quitta le débit tout en bourrant sa pipe.

A vingt pas devant lui marchait le prêtre, toujours voûté et s'appuyant plus que jamais sur sa canne.

En ce moment un fiacre passait au petit trot, descendant le faubourg Saint-Honoré et se dirigeant vers le boulevard.

Le prêtre fit halte et héla le cocher, non plus d'une voix trainante et nasillarde, mais d'un organe sonore et plein.

Galoubet tressaillit et s'arrêta court.

—Tonnerre du diable ! se dit-il. Cette voix, c'est celle que j'ai entendue chez Cabusson, à Port-Créteil.

Ce souvenir lui traversa l'esprit avec la rapidité de l'étincelle électrique, mais l'ecclésiastique avait eu le temps de traverser la chaussée, de monter dans le fiacre, et le cocher fouettait vigoureusement son cheval qui partait grand train.

—Nom de nom, de nom, d'un nom ! fit Galoubet en prenant sa course, c'est l'associé de Lartigues !... c'est l'abbé Méryss ! et il nous échapperait encore.

La voiture s'éloignait à toute vitesse.

Soudain Galoubet cessa de courir.

—Double animal que je suis ! murmura-t-il en se frappant le front. C'est inutile de m'éreinter à lui donner la chasse. Nous le pincerons quand même.

Le fiacre, traversant la rue Royale, filait dans la rue Saint-Honoré.

Galoubet le laissa filer et se dirigea d'un bon pas vers le boulevard.

Au coin de la Place de la Madeleine, près du bureau de omnibus *Bastille-Madeleine*, il aperçut Mme Rosier et Sylvain Cornu qui s'étaient arrêtés pour l'attendre.

—Pas de chance ! fit-il en les rejoignant. Ah ! non, par exemple ! pas pour un sou de chance !

Sous la lueur du bec de gaz la policière remarqua la figure décomposée de l'agent et demanda vivement :

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a que je suis une brute, que je mériterais des coups de pied dans mon gaillard d'arrière et que je m'arracherais volontiers une ou deux poignées de cheveux...

—Mais, pourquoi ?

—Parce que je viens de voir le faux abbé, et que le brigand m'a filé entre les doigts.

—Verdier ! s'écria la policière très émue.

—Oui... en vieux curé de campagne... Je l'ai reconnu à la voix. Trop tard.

Et Galoubet raconta ce qui venait de se passer.

Quand il eût achevé, Mme Rosier demanda :

—Vous dites qu'il a mis une lettre dans la boîte du magasin de tabac ?

—Oui, une lettre sous enveloppe jaunâtre—(je la reconnaîtrais entre cent) avec un timbre de vingt-cinq centimes.

La policière réfléchit pendant quelques secondes.

—Que l'un de vous, fit-elle ensuite, aille tout de suite chez un pharmacien ou chez un épicier, et se procure un pot de glu.

—De glu... répéta Sylvain Cornu qui ne comprenait pas.

—Oui, de la glu avec laquelle on attrape les oiseaux.

—Mais il est déjà tard... Si les magasins sont fermés ?...

—Vous les ferez ouvrir en excipant de votre qualité d'agent de la sûreté... Vous avez sur vous vos cartes ?

—Oui, patronne. J'y cours... dit Sylvain.

—Vous nous retrouverez au coin du faubourg Saint-Honoré.

—Convenu...

Sylvain s'éloigna.

—Vous, Galoubet, reprit Aimée Joubert, procurez-vous au bureau des omnibus un balai de bouleau et arrachez-en quelques brins longs et flexibles.

—Suffit, patronne, quoique je ne comprenne pas très bien ce que vous en voulez faire... la pipée est défendue dans Paris.

Il s'approcha du bureau, et s'adressant au préposé au balayage qui, lourd de sommeil bâillait en se dé-tendant les bras, il lui demanda :

—Vous n'auriez point par hasard un balai de bouleau ?...

—Si fait, matelot... Qu'est-ce que vous en voulez ?

—J'aurais besoin de deux ou trois brins, en payant, bien entendu...

—Oh ! inutile de payer... Pour ce que ça vaut !... Tenez, en voilà un tout neuf... Prenez ce qu'il vous faut...

En même temps le garçon exhibait un balai qui n'avait jamais servi.

Galoubet arracha quelques-uns des brins les plus lous, glissa cinquante centimes dans la main du garçon et rejoignit Mme Rosier.

—Voici l'affaire... dit-il en lui montrant les brins.

—Avez-vous un couteau ?

—Parbleu ! Mon couteau, ma pipe et ma blague ne me quittent jamais...

—Prêtez-le-moi.

Le détective tendit son couteau.

—Gagnons le faubourg Saint-Honoré... reprit la policière.

Tout en marchant, elle détachait des brins de bouleau les petits branchages, laissant la branche mère tout unie.

Ils arrivèrent au point d'intersection de la rue Royale et du faubourg.

La demie après minuit venait de sonner.

Le flot des Parisiens sortant des cafés et des théâtres diminuait. Encore un peu de temps et les piétons attardés deviendraient rares...

—Dix minutes s'écoulèrent.

—Sylvain ne revient pas... murmura Galoubet.

—Attendons avec patience... répondit Mme Rosier.

Enfin un pas rapide résonna sur le trottoir et une silhouette connue se dessina dans la pénombre.

C'était Sylvain Cornu.

—Avez-vous ce dont j'ai besoin ? demanda la policière.

—Oui, mais pas sans peine... Ah ! il m'a fallu courir... Enfin, voici l'objet.

Et Sylvain présenta un petit pot de faïence blanche, recouvert d'un parchemin ficelé.

—Bien... Maintenant, suivez-moi...

Mme Rosier et ses sous-ordres remontèrent le faubourg Saint-Honoré pour se rendre à la boutique du liquoriste-marchand de tabac.

Chemin faisant elle dit aux deux hommes :

—Nous allons faire une chose illégale... Une chose que n'autorise pas mon mandat, mais il y a des moments où je trouve les voies légales beaucoup trop longues... D'ici à demain la chance de réussite qui s'offre à nous cette nuit pourrait s'évanouir... Vous garderez donc, jusqu'à nouvel ordre, le secret de notre tentative.

—Comptez sur nous, patronne... dit Galoubet...

—Nous savons bien que vous avez bonne intention, ajouta Sylvain Cornu. Qu'est-ce que nous voulons, nous ? Gagner honnêtement l'argent qu'on nous donne, amener l'arrestation du faux curé, et toucher la prime de quatre mille francs que vous avez promis de nous compter le jour où nous aurons mis la main sur Lartigues et sur son complice...

—Je tiendrai ce que j'ai promis...

—Ah ! patronne, nous n'en doutons pas.

Nos trois personnages arrivaient en face du débit de liqueurs et de tabac.

La boutique était fermée.

A l'entresol, au-dessus de cette boutique brillait une faible lumière.

—C'est là qu'ils doivent coucher, dit la policière. Ils pourraient ouvrir leur fenêtre... Attendons qu'ils soient endormis... Promenons-nous un peu...

Aimée Joubert, Galoubet et Sylvain remontèrent lentement jusqu'au poste de police qui se trouve au palais de l'Élysée.

Un sergent de ville faisait faction au-dehors.

En voyant ces promeneurs nocturnes il les regarda avec une attention marquée.

La policière et les deux hommes rebroussèrent chemin, puis revinrent une seconde fois jusqu'au gardien

de la paix que ces allées et venues préoccupaient visiblement.

Sylvain s'en aperçut.

—Le Sergot nous guette... dit-il en riant à Mme Rosier.

—Je le vois bien... répliqua-t-elle, et comme je ne veux pas qu'on vienne nous déranger tout à l'heure, entrons et faisons-nous reconnaître...

Puis elle se dirigea vers le poste placé sous la surveillance d'un officier de paix.

L'officier lui demanda ce qu'elle voulait.

Elle tira de sa poche sa carte de Préfecture et la lui présenta.

—Suffit ! Passez... fit-il.

Ils entrèrent.

L'officier de paix causait avec le brigadier des sergents de ville.

Mme Rosier s'approcha de lui et se fit reconnaître.

—Nous sommes en surveillance dans le bas du faubourg ; lui dit-elle, je viens vous prier d'empêcher vos hommes de passer par là en faisant leurs rondes, jusqu'au moment où je viendrai vous dire que nous quittons notre poste d'observation.

XLI

L'officier de paix répondit à la policière :

—Il suffit, madame... le brigadier va donner des ordres en conséquence...

En effet, le brigadier des sergents de ville modifia l'itinéraire de rondes de ses hommes, et Mme Rosier sortit avec Galoubet et Sylvain Cornu.

—De cette façon, leur dit-elle, rien ne nous empêchera d'agir en toute liberté...

Ils retournèrent au bureau de tabac, traversèrent le faubourg et s'arrêtèrent devant la boutique.

La lumière de l'entresol s'était éteinte.

Le liquoriste et sa femme dormaient probablement tous les deux.

—Galoubet... fit Mme Rosier.

—Patronne...

—Tenez-vous sur la chaussée, à dix pas de nous, l'œil et l'oreille au guet, et avertissez-moi si quelque passant venait de ce côté...

—As pas peur... je veillerai au grain...

—Vous êtes sûr que l'enveloppe de la lettre mise dans la boîte par le faux curé est en papier jaunâtre ?...

—Parfaitement sûr, et elle porte un timbre de vingt-cinq centimes, preuve qu'elle est adressée à l'étranger...

—Bien... Gagnez votre poste...

Galoubet s'éloigna de quelques pas.

Mme Rosier reprit :

—Vous, Sylvain, découvrez le pot de glu.

Le détective obéit, en se disant tout bas.

—Je crois que je commence à comprendre...

La policière introduisit dans le pot de glu le bout flexible d'un des brins de bouleau qu'elle tenait à la main, et l'introduisit doucement, avec précaution, par l'étroite ouverture de la boîte.

—Sapristi ! fit Sylvain Cornu enthousiasmé. Pour une riche idée, voilà une riche idée !

—Elle n'est pas de moi... répondit Aimée Joubert en souriant, bon nombre de voleurs la mettent chaque jour en pratique pour dévaliser les troncs des églises...

L'extrémité du brin de bouleau avait touché le fond de la boîte.

La policière le retira lentement.

Une lettre adhérait à la pointe de la branchette, mais l'enveloppe de cette lettre était blanche.

—Ce n'est pas cela ! murmura Mme Rosier, non sans dépit.

(A suivre)

Avec le numéro de Noël, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera l'un des plus intéressants feuilletons qui ait encore été publié par la presse canadienne. Ce sera un beau supplément illustré avec 16 pages de texte.